

DE LA VIEILLESSE.

Cinquante ans, c'est l'adolescence de la vieillesse.

Les années se mangent un peu comme les cerises dans le panier de l'écolier : on va d'abord aux plus belles, puis viennent les bonnes, puis les moindres, enfin on est heureux de celles dont on n'avait pas voulu.

La jeunesse est la plus belle fleur qui soit au monde, mais la vieillesse est le plus savoureux des fruits. Il y a plus de sucre dans le fruit mûr que dans le fruit vert.

Chaque moment vaut l'éternité, puisqu'il peut la donner.

Un grand chagrin pour la vieillesse, c'est que Notre-Seigneur n'ait pas sanctifié cet âge de la vie en le traversant ; c'est le seul âge auquel il n'ait pas légué ses exemples.

PENSEES DIVERSES.

Dieu se montre au cœur qui le désire avec simplicité, et se cache à l'esprit qui le cherche avec orgueil.

Dans le labyrinthe de la vie, le chrétien seul a le fil conducteur ; quant au philosophe, il marche à l'aventure, n'ayant pour se conduire que son esprit propre, flambeau vacillant qui ne l'empêche pas de s'égarer.

Les sacrements sont les grands déversoirs de l'amour de Dieu dans les âmes.

Dieu est esprit ; les hommes qui ne croient pas en Dieu peuvent-ils être appelés des hommes d'esprit ?

Dieu est amour ; les hommes qui ne l'aiment pas peuvent-ils être appelés des hommes de cœur ?

Les femmes dont on a le mieux parlé après leur mort sont celles dont on parlait peu pendant leur vie.

La sagesse humaine nous apprend à cacher notre orgueil ; la religion seule le détruit.

Pour mépriser le monde, il suffit d'écouter la raison ; pour se mépriser soi-même, il faut écouter Dieu.

On s'inquiète beaucoup pour savoir comment on mourra ; mieux vaudrait porter son inquiétude sur la manière dont on vit.

Nous ne devons réfléchir sur les défauts des autres qu'autant qu'il faut pour nous en préserver nous-mêmes.

La prière et la grâce, quelles merveilles ! L'une nous fait monter jusqu'à Dieu, l'autre fait descendre Dieu jusqu'à nous.

Par la prière, nous sommes en société avec Dieu ; par la grâce, Dieu est en amitié avec nous.

MORT DU CHRIST.

Quand le Christ expirait au sommet du Calvaire,
Sauvant par son amour le genre humain perdu,
La terre s'entr'ouvrit : le soleil éperdu
Déturna sa clarté de ce sanglant mystère.
Le temple se troubla ; l'arche du sanctuaire
Apparut vide et nu au peuple confondu :
L'enfer eut un grand cri, le ciel un grand silence.
La mort même, étonnée, adora son vainqueur :
Et tout s'énut enfin, excepté le pécheur,
Qui vit mourir son Dieu sans croire à sa présence.

LACORDAIRE.

Feuilleton du "Journal de l'Instruction publique."

CÆCILIA

ou

UNE HEROINE DES CATACOMBES

CHAPITRE TROISIÈME

LA LUTTE CHRÉTIENNE

(Suite.)

III

"Un certain jour que plusieurs docteurs de la loi étaient assis à la porte de la ville de Jérusalem, deux jeunes gens passèrent devant eux. Le moins âgé (c'était Jéhoscua) avait la tête couverte et ne les salua pas. Éliézer, l'un des docteurs, voyant l'effronterie de ce dernier, le soupçonna d'être né d'une race impure et maudite. Aussi, alla-t-il de suite trouver sa mère Mirjam, qui vendait des herbes au marché ; et il apprit là, sur le compte de Jéhoscua, des choses qui le confirmèrent dans ses tristes pressentiments. C'est pourquoi les docteurs d'un commun accord, firent publier, au son de trois cents trompettes, dans le temple où ils adorent leur Jupiter, que la naissance de cet enfant avait été maudite des dieux et des hommes.

"On dit même que ces trompettes firent un tel bruit, que les colonnes du temple s'ébranlèrent, et que Jéhoscua, qui s'y trouvait en ce moment, en secourant et la fit tomber, avec une partie de l'édifice, sur un certain nombre de ses concitoyens.

"A la suite de ce crime horrible, et pour se dérober à la vengeance du peuple et des Docteurs, il s'enfuit dans un dé